

Explorer ce système de nulle part...

Sophie MENDELSON

Se pourrait-il que la topologie soit autre chose que la marque obscure, et de ce fait inquiétante, du dernier enseignement de Lacan ? Remarquons d'emblée que ce point de vue, assez largement partagé, revient à ignorer qu'elle y a en réalité toujours trouvé sa place – à l'insu même de Lacan, le cas échéant : le schéma R qui soutient sa réflexion sur la psychose est identifié comme « étalement » d'un plan projectif bien après son élaboration, si l'on en croit la note ajoutée en 1966 à « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ¹ ». On peut cependant constater que la situation de la topologie dans l'enseignement de Lacan est effectivement différente dans la décennie 1970 : elle y acquiert une fonction qu'elle n'avait pas jusque-là. Elle est plus qu'un support métaphorique, qui resterait pris dans une logique de la représentation, du fait de la substitution qui en règle l'usage ; elle est autre qu'un modèle qui supposerait que le réel est ailleurs que là où ça se montre ; elle devient, pour introduire les choses par une formule qu'il s'agira d'élucider, « un dire de structure ». Cela en fait un moyen congru aux fins envisagées : du réel, enfin pouvoir *faire cas*. Ce qui ne saurait, on l'entend, laisser la clinique indifférente...

Pour que la topologie puisse toucher au réel dont elle se motive alors pour Lacan, elle s'oriente sur le dire comme ce qui fait événement de structure, et qui en constitue le réel. Rappelons ici la formule qui introduit « L'étourdit » : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ². » Si Lacan nous invite dans le commentaire qui suit, non sans une certaine ironie, à ne pas nous laisser prendre à la puissance toujours assertorique de l'universel – ne vient-il pas alors lui-même d'en montrer la futilité avec ses formules logiques de la sexualité ? –, c'est pour pointer que le lieu d'émergence du sujet est du côté du modal (le subjonctif « qu'on dise »), qui peut s'entendre ici comme l'ordre même de l'événement. L'importance du dire comme événement de structure, comme modalité structurale a été cernée depuis

Sophie Mendelsohn, <sophiemendelsohn@free.fr>

1. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966 ; on trouve cette note p. 553.

2. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449.

quelque temps déjà – on en trouve le témoignage notamment dans la séance du 4 décembre 1968 de *D'un Autre à l'autre* : « Il n'y a de sujet que d'un dire, c'est là ce que nous avons à serrer correctement pour n'en point détacher le sujet. » Où l'on voit, d'ailleurs, la topologie surgir de sa nécessité – qu'est-ce qui, en effet, serre mieux qu'un nœud ?

Le recours lacanien à la topologie dans les années 1970 d'une part permet de reprendre la question de la structure au niveau du sujet de l'inconscient, et d'autre part introduit à une pratique qui ne soit pas seulement soutenue, comme l'est facilement la clinique, par une *théorie de la pratique*. Sans doute la topologie aide-t-elle en effet à poser le problème endémique de ce qu'on entend, en psychanalyse, par clinique : ni le cas, ni le lieu, ni la position d'énonciation, ni la fonction des énoncés... n'y suffisent. La clinique psychanalytique échappe de toutes parts, ce qui est peut-être la condition même de son existence, mais cela ne rend certes pas facile d'en parcourir le territoire. S'il est vrai, comme le soutient Deleuze dans son article « À quoi reconnaît-on le structuralisme ³ ? », qu'un problème a toujours la solution qu'il mérite suivant la manière dont il est posé, nous pouvons apercevoir avec Lacan que si la linguistique saussurienne a posé le problème, introduisant dans les « sciences humaines » la division du sujet en distinguant le régime du signifiant de celui du signifié, la « solution » à ce « mode très spécial du sujet ⁴ » ne se trouve peut-être pas du côté de la linguistique. La topologie apparaît comme ce qui permet de cerner non pas tant la division elle-même, qui est donc établie, que les modalités d'effectuation de ce qui fait division – et qui sont peut-être les seules opérations proprement cliniques.

Arrêtons-nous tout de suite sur cette question de la pratique, car elle n'est en rien indifférente. La topologie ne sert pas de support conceptuel à Lacan, ce qui la distingue d'autres formes d'emprunts qui ont eu cours en psychanalyse (que l'on songe, par exemple, à la thermodynamique pour Freud...). Il en fait littéralement une *pratique*, par laquelle il cherche à poser l'inconscient à partir du réel de cette mise en acte, de ce « faire » que l'on peut considérer de statut équivalent au « dire » qui nous occupait pour commencer : la pratique de la topologie est de fait si bien du même ordre que l'énonciation qu'elle a pu la remplacer dans les derniers séminaires, très silencieux, de Lacan. Du point de vue épistémologique, une chose est d'importer d'une discipline constituée un concept par elle forgé et de l'insérer, éventuellement un peu modifié, dans l'édifice psychanalytique afin de le consolider (pour filer l'exemple déjà utilisé, le point de vue énergétique ou économique dans la métapsychologie freudienne). Mais c'en est une autre, et presque opposée, que de mettre

3. G. Deleuze, « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? », dans *L'île déserte et autres textes*, Paris, éditions de Minuit, 2002.

4. J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, op. cit., p. 861.

les résultats obtenus de plus de trente ans d'élaborations à l'épreuve d'une pratique apparemment exogène telle que la topologie. D'une part, pourquoi prendre un tel risque ? D'autre part, qu'est-ce qui fait de la topologie une pratique plus à même qu'une autre d'interroger la psychanalyse jusqu'en ses fondements cliniques ?

Il y a un risque certain, en effet, à ne pas s'en tenir aux apories freudiennes – la pulsion de mort, notamment. À schématiser les choses, certes trop brièvement, on pourrait avancer que le cadre épistémique freudien ayant privilégié l'axe temporel dont s'accommodent bien le symbolique et l'imaginaire – de la théorie du trauma à celle du refoulement en passant par le « développementalisme » du complexe d'Œdipe, la métapsychologie freudienne rend l'événement, dans sa dimension psychique, essentiellement passible d'un traitement temporel –, le repérage de la pulsion de mort par la compulsion de répétition posait une sérieuse difficulté, l'insistance brute de l'événement constituant un défi à sa possible « temporalisation ». Or, l'autre axe de l'entendement classique, l'espace, auquel Freud s'est intéressé dans le cadre de sa théorie de l'appareil psychique, est resté en suspens – ce que Freud n'ignore pas, puisqu'il en fait l'objet cryptique d'une de ses dernières notations : « Il se peut que la spatialité soit la projection de l'extension de l'appareil psychique. Aucune autre dérivation vraisemblable. Au lieu des conditions *a priori* de l'appareil psychique selon Kant. Psyché est étendue, n'en sait rien ⁵. »

Il peut être éclairant, dans ce contexte, de rappeler que le déplacement lacanien de la pulsion de mort freudienne se fait par la promotion d'un concept nouveau, celui de jouissance, dans la mesure où l'on peut voir là le fondement de l'orientation topologique ultérieure. Cet au-delà du désir qui prend nom de jouissance devient en effet pensable grâce à l'émergence de l'objet *a*, lui-même particulièrement difficile à cerner puisqu'il se caractérise d'être étranger au système symbolique – ainsi est-il sans concept, sans rapport avec lui-même, sans identité nommable. La possibilité même qu'une telle chose existe – et les séminaires de Lacan des années 1960 en montrent justement les multiples réfractions dans l'angoisse, le fantasme, etc. – implique une redéfinition du cadre avec lequel on pense en psychanalyse. Ainsi Lacan est-il amené à faire de l'objet *a* l'objet même de la psychanalyse, avec toutes les conséquences que cela pourrait avoir : « L'objet de la psychanalyse (j'annonce ma couleur et vous la voyez venir avec lui), n'est autre que ce que j'ai déjà avancé de la fonction qu'y joue

5. S. Freud, « Résultats, idées, problèmes » (1938), dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1985, p. 288. N. Abraham et M. Torok proposent une autre traduction dans leur « Note pour ce colloque : l'«étendue» de l'appareil psychique et l'espace de la psychanalyse » : « Il se peut que la spatialité soit la projection de l'étendue de l'appareil psychique. Aucune autre manière de la faire dériver ne paraît vraisemblable. Au lieu des conditions *a priori* de Kant, voilà l'appareil psychique. La psyché est étendue, de cela on ne sait rien. » (Dans *Revue française de psychanalyse*, « Constructions Reconstructions », 2-3, tome XXXVIII, mars-juin 1974, p. 239-240.)

l'objet *a*. Le savoir sur l'objet *a* serait alors la science de la psychanalyse ⁶ ? » Et de répondre immédiatement que c'est bien là qu'est le piège, puisqu'un tel savoir qui ferait science retournerait précisément l'objet *a* contre lui-même en rendant nécessaire de définir ce qui n'existe que d'être sans identité propre...

Au contraire, précise Lacan, « cet objet *a* est à insérer [...] dans la division du sujet ⁷ » – la formulation est importante : si l'objet *a* peut être *inséré dans* la division, c'est donc que celle-ci est un espace, et que c'est cet espace dont on a besoin pour faire place à l'objet *a*... Mais de quel espace s'agit-il ? Celui, précisément, de la topologie, ici représenté par la bande de Möbius, qui attendait son heure : « Une surface où l'en-droit et l'en-vers sont en état de se joindre partout, était à portée de main ⁸. » Encore fallait-il, dans cette main, avoir une paire de ciseaux pour s'apercevoir que les propriétés topologiques de la bande de Möbius – une surface à un seul bord, une seule face et non orientable – procèdent de la coupure ; c'est chose faite en 1972, dans « L'étourdit », où la coupure est la bande de Möbius elle-même. L'opération par laquelle Lacan passe pour établir qu'il n'y a de bande de Möbius que de la coupure ⁹ fait apparaître l'enjeu de celle-ci : « Ainsi la coupure, la coupure instaurée de la topologie [...] c'est le dit du langage, mais à ne plus le dire en oublier ¹⁰. » La coupure apparaît comme une opération fondamentale parce qu'elle permet de considérer l'acte de parler comme tel et non seulement le discours dans lequel cet acte est repris.

Dans son dernier livre ¹¹, Érik Porge considère la coupure comme étant une opération qui concerne conjointement l'inconscient et l'analyste et dont il fait précisément un des fondements de la clinique psychanalytique. En proposant un passage de « l'inconscient structuré comme un langage » à « la coupure de l'inconscient structuré comme un langage ¹² », il fait apparaître deux choses : l'inconscient est coupure d'une part (du côté de l'acte, donc), la coupure est le fait du langage d'autre part. Afin d'explorer ce dernier point, il propose de confronter l'« axiome » – « l'inconscient structuré comme un langage » – à sa « réciproque » – « le sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant ».

6. J. Lacan, « La science et la vérité », art. cit., p. 863.

7. *Ibid.*

8 *Ibid.*, p. 864.

9. En énonçant dans « L'étourdit » que « la coupure engendre la surface » à partir de transformations réalisées sur un tore aplati à l'aide du tracé du huit intérieur, Lacan met en avant le processus de coupure de manière à faire du *tout* (la bande de Möbius avec ses propriétés spécifiques) *un reste*. On aperçoit du coup les affinités certaines que la bande de Möbius entretient avec l'objet *a*, et le renouvellement qui se joue là dans l'abord de la question structurale.

10. J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 485.

11. É. Porge, *Des fondements de la clinique psychanalytique*, Toulouse, érès, 2008.

12. *Ibid.*, p. 68.

La liaison de l'un à l'autre signifiant, de S1 à S2, est un des enjeux du séminaire *D'un Autre à l'autre* ; S2 y prend pour la première fois, en rapport avec la jouissance de l'Autre, le statut de savoir. Ce qui nous importe ici concerne surtout ce qu'il en est de la paire ordonnée S1-S2. Ce qui s'inscrivait dans le régime de la représentation (« le sujet est représenté... ») se trouve mis en cause par l'examen rapproché de cette paire – cela est repris dans le séminaire suivant, *L'envers de la psychanalyse*, au cours de la leçon du 18 février 1970. On y voit le moment de chevauchement de deux états de la théorie qui ne s'excluent pas mutuellement, mais produisent une certaine tension. Prévenant en quelque sorte les contresens auxquels pourrait donner lieu une collusion du signifiant maître (S1) et du phallus, Lacan précise que « tous les signifiants s'équivalent en quelque sorte, pour ne jouer que sur la différence de chacun à tous les autres, de n'être pas les autres signifiants. Mais c'est aussi par là que chacun est capable de venir en position de signifiant maître, très précisément en ceci, que c'est sa fonction éventuelle que de représenter un sujet pour tout autre signifiant. C'est ainsi que je l'ai défini de toujours. Seulement, le sujet qu'il représente n'est pas univoque. Il est représenté, sans doute, mais aussi il n'est pas représenté ».

Au moment même où le signifiant est réaffirmé dans sa définition saussurienne, qui assure au sujet de l'inconscient structuré comme un langage d'être *représenté* par un signifiant pour un autre, ce même sujet de l'inconscient échappe donc, pour partie au moins, à la représentation. On voit également que le couple nécessité-contingence s'en trouve déplacé : l'opération du couplage S1, S2 est nécessaire à l'émergence du sujet de l'inconscient, mais les signifiants singuliers qui en permettent la réalisation apparaissent, eux, comme contingents. On se doute que cette sortie partielle de la représentation ne peut pas rester sans effet sur le statut du signifiant, puisque « de toujours » représentation et signifiant ont eu partie liée.

Revenons à la paire S1-S2 : S1 ayant surgi, il se répète auprès de S2. L'ordre minimal ici proposé est celui de la répétition. La structure de cette répétition est celle de la figure topologique du huit intérieur. On peut dessiner ou fabriquer un huit intérieur avec un rond de ficelle – on choisira ici le dessin, qui est plus aisé à évoquer. Soit un cercle que l'on dessine donc sur une feuille et que l'on redouble d'un autre, plus grand, sans lever son crayon – il ne doit pas y avoir de discontinuité dans le trait – de manière à ce que l'un inclue l'autre. Le résultat est une sorte de huit, mais avec une boucle intérieure. C'est en dessinant le huit intérieur que la raison de cette paire S1-S2 apparaît : d'une part le dessin est la mise en acte d'une *répétition* d'une plus petite boucle par une plus grande (ou inversement) ; d'autre part cette répétition implique une *coupure* (sur le dessin, les traits se coupent en un point de croisement) ; enfin, cette figure étant circulaire, elle permet le *re-tour*. On voit ainsi fonctionner ensemble les deux opérations qu'Érik Porge propose de considérer comme cardinales : la coupure et le retour. Notons que le retour promet une logique

de l'après-coup¹³ qui donne sa temporalité au surgissement, lui synchronique, de l'événement de structure qu'est le S1 – que Lacan fait équivaloir au \$ – d'où se fonde un dire, qui trouve son lieu du côté du savoir (S2 et à partir de lui toute la chaîne signifiante) en tant qu'il est le résultat d'une coupure (celle d'où se produit l'objet *a* qui est hors représentation).

Si le signifiant est coupure, alors ce que l'on entend par sujet de l'inconscient en est affecté, puisque, si l'abord de l'inconscient structuré comme un langage est modifié, il reste que le sujet de l'inconscient est sujet du signifiant – mais du signifiant comme coupure. Si le signifiant est coupure, alors le sujet de l'inconscient s'engendre de la coupure. Il est difficile de concevoir que quoi que ce soit s'engendre d'une coupure, sauf à considérer la bande de Möbius comme le fait Lacan dans « L'étourdit »... Notons que le tore¹⁴ est la figure que Lacan a travaillée pour faire apparaître la dialectique de la demande et du désir et en extraire les bords de coupure des trajets de la pulsion. Faire le passage du tore à la bande de Möbius par le huit intérieur, n'est-ce pas, dans un même mouvement, conjointre les deux abords de la coupure pour le sujet de l'inconscient : le signifiant et la pulsion ? Il aurait sans doute été plus simple de comprendre le rapport entre la coupure et les propriétés de la surface de Möbius par une coupure sur un ruban de Möbius : il apparaît alors que seule la bande centrale, très étroite, en maintient les propriétés. Mais on n'aurait pas vu le tore rencontrer la bande de Möbius, et une coupure, celle du signifiant (c'est bien du dire dont il est question dans « L'étourdit »), en recouper une autre, celle de la pulsion (dont le mathème se lit « sujet divisé coupure de la demande »)...

Dans « L'étourdit », deux questions sont donc apparues étroitement corrélées : d'une part, le statut du dire comme coupure ; d'autre part la fonction de l'écoute – « ce qui s'entend » – dans la « réélisation » du dire comme coupure. Il s'agit alors de cerner les conditions dans lesquelles peut s'entendre le dire comme coupure. Dans son ouvrage, É. Porge propose pour ce faire de réhabiliter un pilier de la méthode freudienne qui lui semble être tombé en désuétude et propose de traduire *gleichschwebende Aufmerksamkeit* par « attention également en suspens », plutôt que par « attention flottante », pour en faire mieux apparaître les propriétés. Par une étude sémantique, il souligne le point de tension ici en jeu. À la continuité du *gleich* s'oppose en effet le suspens, la discontinuité du *schwebend*.

13. On n'aura fait exister la coupure comme telle sur le dessin qu'à repasser au moins une fois sur les mêmes traits.

14. La référence au tore présente d'un bout à l'autre de l'enseignement de Lacan : sous la forme de l'anneau-signifiant dans la dernière séance du séminaire sur les psychoses ; sous la forme d'un pneu en mars-avril 1962 dans le séminaire consacré à l'identification, où il est question du rapport entre demande et désir ; associée à la topologie des nœuds à partir de 1973, le rond de ficelle qui sert à produire un nœud borroméen étant lui-même considéré comme un tore.

En revenant ainsi à ce fondement de la méthode freudienne, il devient plus évident que « ce qui s'entend » est tributaire de « comment on l'entend », soit de la position de l'analyste, qui engage ici la « clinité ¹⁵ » du dire. En effet, si l'attention flottante peut être dite « de méthode », c'est qu'elle situe le discours de l'analysant sur un certain plan, où la nappe discursive, le flux continu produit par l'association libre, considérée ici comme la contrepartie (côté analysant) de cette méthode, est mis en discontinuité par l'écoute de l'analyste. C'est lui, en effet, qui produit le moment de la mise en suspens, qui produit cette discontinuité, plus haut désignée comme « événement », où le dire n'est plus oublié derrière le dit. Si bien que la fascination du sens, dont le dit se nourrit, se trouve levée autant que possible par l'attention également en suspens qui disqualifie cette sorte de couverture herméneutique de manière à laisser place à la matérialité du processus en jeu.

Dans le séminaire *Les non-dupes errent* ¹⁶, Lacan précise que ce qui se produit d'une telle méthode, c'est la possibilité de l'équivoque – qui suppose du côté de « ce qui s'entend » une hypothèque du sens. Si l'on n'anticipe pas sur le sens, alors on entendra « les non-dupes errent » ou « les Noms-du-Père » aussi bien. Ce qui se donne donc par cette méthode, c'est une équivalence matérielle dans le dire qui se retrouve dans l'écrire topologique donnant pour équivalents un tore et une bouteille de Klein par exemple – par où l'on voit peut-être plus clairement en quoi la topologie peut toucher au réel du dire en tant qu'événement de structure, et devenir par là elle-même un « dire de structure », d'en faire advenir le réel. Qu'est-ce, en effet, ici, que le réel du dire ? Très précisément cette équivalence matérielle du signifiant que promet le dire et qui détermine l'équivoque sur laquelle va s'orienter l'interprétation pour produire aux oreilles de l'analysant sa « lalangue ¹⁷ », soit ce qui le détermine comme sujet de l'inconscient structuré comme un langage.

Comment l'analyste se trouve-t-il inclus dans le réel de l'inconscient, qui s'énonce comme inconscient-coupure ¹⁸ ? Par son tranchement – une coupure, donc.

15. Ce néologisme a été proposé par É. Porge dans son ouvrage précédent, *Transmettre la clinique psychanalytique*, Toulouse, érès, 2005, pour qualifier un style, celui de Lacan, mais il ne me semble pas inapproprié de l'employer dans ce contexte, qui n'est évidemment pas sans rapport – la méthode et le style étant, on va le voir, difficilement dissociables.

16. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance du 11 juin 1974, cité par É. Porge, *Des fondements de la clinique psychanalytique*, op. cit., p. 61.

17. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, op. cit. : « Nous nous apercevons de ce qu'il a dit – nous nous en apercevons parce que nous le subissons – que ce qu'il a dit pouvait être entendu tout de travers. Et c'est justement en l'entendant tout de travers que nous lui permettons de s'apercevoir d'où ses pensées, sa sémiotique à lui, d'où elle émerge : elle émerge de rien d'autre que de l'ek-sistence de lalangue. Lalangue ek-siste ailleurs que dans ce qu'il croit être son monde. »

18. La topologie est attendue en ce point depuis longtemps déjà. Ainsi pouvait-on lire dans « La science et la vérité », art. cit., p. 864 : « C'est d'enserrer, si je puis dire, l'analyste en son être que cette topologie peut le saisir. »

En effet, si l'interprétation se produit en fonction de l'équivoque qui se réalise du fait de l'équivalence matérielle du signifiant, alors « ce qui s'écoute » existe du fait du tranchement : l'équivalence permet des tranchements différents, dont l'interprétation peut jouer pour introduire l'équivoque du dire dans le dit, et empêcher du coup l'oubli du dire. Le tranchement (dont la scansion n'est peut-être pas la seule modalité...) est le moyen propre à la méthode. On peut sans doute dès lors considérer que le tranchement est la mise en œuvre du style clinique, forcément singulier, dont la méthode rend possible la réalisation : la « clinité » se lit donc dans le tranchement, soit l'acte par lequel l'analyste témoigne de son inclusion dans l'inconscient.

Or, sur quoi se règle cet acte, le seul dont l'analyste puisse rendre raison dans une clinique psychanalytique, sinon sur son désir, soit ce dont il témoigne dans la procédure de la passe, produite précisément à cette fin ? On peut dès lors concevoir non seulement que la passe relève d'une clinique, mais surtout qu'elle participe aux fondements de cette clinique, si celle-ci se repère au désir de l'analyste en tant qu'il se réalise dans le tranchement qui fait le style de la clinique soutenue par la méthode de l'attention également en suspens. Elle est le lieu où peuvent passer au collectif non pas le désir lui-même de l'analyste, qui n'est rien de substantiel qui puisse être dit comme tel, mais ses raisons – au sens des déterminations inconscientes de ses parcours.

Inclure la passe dans la clinique psychanalytique à part entière implique également de récuser le partage entre clinique et transmission. N'est-ce pas le dire même de la passe, dont les dits sont variés et excèdent largement la passe elle-même, qu'il n'y a pas de clinique psychanalytique qui n'implique sa transmission, une façon de rendre raison du désir qui la guide et qui s'incarne dans un style clinique – à cet égard, il n'est du coup pas indifférent que la passe intervienne comme porte d'entrée de la clinique pour l'analyste ou qu'il existe déjà une clinique pour celui ou celle qui choisit de faire la passe. Quoi qu'il en soit, à considérer les choses ainsi, on trouve noués ensemble la coupure-le tranchement, l'inconscient-l'analyste, la clinique-la passe. Mais parler de nouage implique de changer de registre topologique, et de passer des surfaces aux nœuds – et le nœud borroméen « classique » à trois ronds présente justement cette structure ternaire dans laquelle se réalisent aussi bien la clinique que sa transmission. C'est à partir de trois, en effet, que l'on peut commencer à compter le sujet de l'inconscient, celui par qui existe le dire de structure S1-S2 dans un dit qui s'ouvre avec S3.

Ainsi adossée à la coupure dont la topologie permet la « réélisation », la théorie psychanalytique se rend en quelque sorte étrangère à la connaissance pour devenir un moment du devenir du sujet de l'inconscient. Érik Porge résume cet enjeu en une formule éclairante pour notre propos : « Une théorie que le sujet ne peut poser

en idéal mais qu'il puisse incorporer, endosser corporellement comme pur élément opératoire, hors sens par lui-même mais ayant des effets de sens, de façon telle que cette théorie puisse disparaître comme savoir référentiel dans le moment et l'acte où elle opère¹⁹. » Plutôt que d'un savoir référentiel, toujours susceptible de reconvoquer les idéaux qu'il aura peut-être commencé par écarter, il s'agirait donc d'un savoir textuel, au sens où l'on a vu Lacan parler de matérialité du signifiant : c'est la trame du texte dont on parle ici, qui produit moins du sens que des effets de sens, tissant on ne sait quelle surprise équivoquante...

Situer ainsi la théorie – *d'être nulle part* : elle produit l'acte où elle disparaît –, n'est-ce pas en faire une réalité topologique à la façon de la bande de Möbius, qui n'est « rien d'autre que cette coupure même, celle par quoi de sa surface elle disparaît²⁰ » ? Ne pourrait-on voir dans cette « réalisation » de la théorie dans la clinique, que Lacan fait exister avec la topologie, une façon de répondre lui-même à l'invitation qu'il lançait dans *D'un Autre à l'autre*, le 14 mai 1969 : « La reprise au niveau du sujet de la question de la structure en psychanalyse est toujours essentielle. C'est elle qui constitue le véritable progrès ; c'est elle, bien sûr, qui ne peut que seule faire progresser ce qu'on appelle improprement la clinique, j'espère que personne ne s'y trompe [...] » ? La topologie, n'est-ce pas toujours la structure, *autrement* ?

19. É. Porge, *Des fondements de la clinique psychanalytique*, op. cit., p. 65.

20. J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 470.